

# Sonnant et trébuchant

Nitrus



Nitrus

Sonnant et trébuchant

© Nitrus, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2920-0

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# I

Trois semaines avant le départ, les trois jeunes Vidal se réunirent dans la chambre du bas. On peut dire de cette pièce qu'elle était leur propriété exclusive, un territoire aux frontières parfaitement hermétiques. Toute en longueur, elle donnait directement sur le jardin. Une porte vitrée permettait d'entrer et de sortir de la chambre à sa guise, c'est-à-dire en évitant de passer par la maison. La lumière du jour entraînait à la fois par cette porte vitrée et par un vasistas niché en haut du mur du fond. Parfois, ils entendaient le bruit des pas du voisin du dessus sur le gravier, et voyaient apparaître par la petite fenêtre horizontale des chaussures usées derrière la vitre. Cela renforçait, s'il en était besoin, leur sentiment d'être des fugitifs, des évadés planqués dans un sous-sol et qui voient, par le soupirail, les bottes de militaires aller et venir dans la rue. Les bruits de pas sur le gravier les inquiétaient. Mais tout inquiétait à cette époque.

"La chambre", comme ils l'appelaient avec lucidité, était le lieu où les deux frères et la sœur se retrouvaient pour des conciliabules sans fin. Ils s'y donnaient rendez-vous le soir, en espérant que la maisonnée, en la personne unique de leur père, était endormie. Sonia, la deuxième de la famille, s'installait sur le lit à droite de la porte d'entrée. Elle avait pour habitude de se mettre un coussin contre le ventre. Elle laissait tomber ses longs cheveux lisses devant son visage, serrait le coussin d'une main et tirait une mèche de cheveux qu'elle mâchouillait avec l'autre main. Ethan, l'aîné, le nerveux, le frisé à lunettes, choisissait le fauteuil à roulette du bureau, qu'il pouvait faire avancer et reculer au gré de son impatience. Bruno, le benjamin, plus blond et plus costaud que son grand frère, se vautrait dans un pouffe en forme de coq avec lequel il avait grandi. Les soirs d'été, ils appréciaient cette pièce pour sa fraîcheur, et l'odeur de gazon coupé qui l'emplissait lorsqu'ils laissaient la porte du jardin ouverte. Les mois d'hiver, ils sentaient l'air glacé passant sous l'autre porte, celle du garage. Mais ce soir-là d'hiver, ils y pénétrèrent brutalement, un peu comme des joueurs de foot entrant dans leur vestiaire à la mi-temps d'un match qui leur échappe. "Faut qu'on se tire d'ici" lâcha Ethan en shootant dans la corbeille à papier à côté du bureau. Cette rengaine ne trouvait jamais aucune de traduction concrète, faute de destination et de moyen.



À cette époque, l'argent était devenu une préoccupation permanente, non seulement pour cette famille, mais pour nombre de leurs connaissances, à l'exception de leurs voisins de ce quartier bien nommé du "Vif Argent". Chez eux, un des symptômes de la dégradation de la situation économique était ces bruits que faisait leur père, Jacob Vidal, qui trifouillait à toute heure dans soi-disant bureau, situé comme leur "salle de réunion" au sous-sol de la villa. Ces bruits gâchaient leur sentiment d'exclusivité et d'isolement, parfois jusque tard le soir. Jacob avait aménagé une petite pièce au fond du garage. Seule une cloison de bois dotée de vitres en plastique isolait le petit bureau du reste de la cave. Aussi, les jeunes entendaient-ils de loin, lorsqu'ils étaient en bas, le quinquagénaire tirer et refermer ses tiroirs avec force, déplacer son gros ordinateur pour le rendre bien visible de l'extérieur. Il souhaitait se montrer ostensiblement affairé, comme l'entrepreneur qu'il prétendait être devenu. Il disait que le siège social de sa nouvelle société était ici, dans cette maison qui était sa fierté. Ce faisant, il dissimulait tant bien que mal que son indépendance avait été imposée par les circonstances, ayant été viré de son entreprise en début d'année. Ethan, Sonia, et Bruno le pressentaient mais personne ne posait vraiment la question. Ce vendredi soir, Sonia lâcha : "Vous savez ce qu'il fabrique ?" Elle était à la fois excitée et agacée. Elle se redressa sur le lit.

— Hier, je suis descendue rapidement. J'étais pressée. Lorsque j'ai ouvert la porte de communication, il n'a pas eu le temps de changer sa position. Je veux dire de faire pivoter son écran par exemple.

— Et ... ? demanda Ethan, en faisant lui pivoter son fauteuil noir en cuir.

— Eh bien, il y avait un jeu de démineur ouvert. Il faisait un putain de démineur !

— Ça arrive à tout le monde, tenta de pondérer Ethan, qui en savait long sur la question, son prénom figurant au palmarès de pas mal de jeux en ligne...

Un silence s'installa dans la grande pièce. Derrière la porte du jardin, le vent de la nuit et de ce début d'hiver poussait les feuilles mortes vers la grille en métal du perron, déclenchant un bruit de papier froissé.

\*

La famille s'était installée depuis quelques années dans la petite maison de l'avenue Mont-Royal, sous la gare du « Vif Argent ». Pendant de nombreux mois, après l'installation, ils avaient gardé en eux un sentiment d'être des imposteurs, des pauvres ayant accédé de manière indue à la maison individuelle.

Le projet immobilier avait été le projet d'une vie des parents Vidal. Jacob et Colette s'étaient rencontrés sans les années soixante, lui débarquant d'Argentine, elle du Maroc. Ils avaient fait ensemble leur deuil des contrées ensoleillées. À force de montages compliqués générant une cascade de dettes, le rêve avait fini par devenir réalité. Mais Colette n'avait pas tenu jusque-là. Un cancer foudroyant – les coups de soleil de son enfance rabataise avaient fini par avoir des conséquences – s'était déclaré l'été d'avant et l'avait terrassée en quelques mois. Jacob avait organisé le déménagement dans un état d'hébétude qui, déjà, à l'époque avait effrayé ses enfants. Les premières nuits dans la nouvelle maison avaient été des nuits pénibles pour les petits. Ils avaient tous, dans la solitude de leur chambre individuelle, l'impression d'être des cibles plus visibles, identifiables, pour d'éventuels cambrioleurs. Ils entendaient avec une acuité particulière les bruits du dehors : le vent dans les arbres, le craquement des branches, les gouttes d'eau tombant le long des conduits d'évacuation. Cela dura quelques mois, puis ils s'habituerent à leur statut de propriétaire. Ils s'approprièrent même le surnom pourtant désobligeant dont l'avait affublé les habitants du quartier. "Le blockhaus" désignait l'absence de peinture d'un bâtiment qui, trois ans durant et faute de budget, était resté en béton apparent.

\*

Le lendemain, ils se retrouvèrent de nouveau au sous-sol. Mais cette fois, ils n'étaient pas seuls. Une petite bande d'amis avait pris ses habitudes au "Blockhaus". Se vautraient sur la moquette orange de la grande chambre autant les amis d'Ethan, que ceux de Sonia ou de Bruno. C'était un aéropage hétéroclite. Tous avaient en commun d'être des gosses pas vraiment riches dans une ville qui l'était encore. Assis contre le mur, Franck et Philippe, les deux potes d'Ethan, se passaient nonchalamment un papier sur lequel étaient tracés deux lignes de poudre d'héroïne. Tous deux portaient leurs habituelles chaussures rangers, leur pantalon militaire récupérés dans un surplus. Grand, maigre, Franck semblait le plus mûr de la bande. Il était émancipé de ses vieux parents partis depuis longtemps dans une résidence pour senior en bord de Méditerranée. À côté de lui Philippe, plus trapu, nerveux et bagarreur avait conservé son blouson noir (chez les Vidal on ne chauffait que rarement l'hiver). Lorsqu'ils n'étaient pas avachis dans la chambre, où en stage d'insertion (tous trois avaient été refusés des études supérieures), ils squattaient le bar du lycée où, entre deux parties de flipper ou de babyfoot, ils rackettaient ou frappaient gratuitement les gosses de riche qu'il leur arrivait de croiser. Ce samedi soir,

étaient aussi présentes les amies de Sonia, plus communément appelées les "princesses". Sonia s'était inscrite en médecine et y avait trouvé quelques amitiés sincères. Mais à chaque partiel, l'écroulement se précisait. La première à avoir flanché était Florence, jolie fille souriante, à la peau brune à la longue chevelure noire. Florence avait fini par bifurquer vers des études d'infirmières mais n'y avait pas non plus trouvé son compte. C'était son départ que la petite bande fêtait ce soir-là. Elle avait réuni assez d'argent pour s'acheter un billet d'avion pour l'Inde et y rejoindre un médecin des rues anglais. Sonia aurait bien aimé conservé son amie auprès d'elle plus longtemps. Elle-même se sentait chaque jour un peu plus en difficulté. Mais elle avait tenu bon jusque-là. Et ce qui la faisait tenir c'était aussi son petit frère, dont elle se sentait un peu responsable. Bruno était assis sur le lit avec sa petite amie. Nina, petit nez en trompette et taches de rousseur, était une Allemande d'origine russe. Elle arborait une chevelure d'un blond virant au blanc. Personne n'avait jamais connu d'autres petites amies à Bruno. Ils se sentaient bien ensemble. Ils se moquaient les uns des autres, et attendaient que la soirée se passe. Ensuite, progressivement, chacun quittait le sous-sol pour rentrer chez lui, lorsqu'il avait un moyen de locomotion ou lorsqu'il ou elle était en état de le faire. Les autres laissaient, la tête en vrac, attendaient gentiment le réveil dans cette pièce qui finissait par sentir la transpiration et l'odeur de pieds.

\*

Jacob ne venait jamais déranger les jeunes dans leur antre. Cependant, le matin suivant, il mit fin à cette habitude de discrétion et vint frapper à la porte.

— Ethan, tu es là ?

La chambre baignait dans un silence seulement interrompu par quelques ronflements.

— Ethan ?

Il tambourina à la porte. Mais il n'osait visiblement pas rentrer. En fait, il n'osait jamais rentrer. Il savait que derrière cette porte se déroulait la suite de la vie de ses enfants sans lui. C'était un peu le capharnaüm dans "la chambre". Des corps étaient étendus pêle-mêle, sous les draps ou bien dans un sac de couchage. Bruno, dont les grands avaient toléré la présence après qu'il eut accompagné Nina, grommela : "Ethan, putain, c'est Papa." Ethan qui avait sniffé plus que de raison, avait du mal à émerger. Il finit par se redresser sur son matelas à même le

sol. Il se frotta les yeux. C'était désagréable d'être ainsi réveillé et en même temps la substance continuait à faire son effet en lui. Il restait dans ses veines un peu de bonheur et de réconciliation nationale. Ce n'était pas si déplaisant.

— Salut Papa.

— Salut fiston...

Ils se regardèrent en silence.

— Qu'est-ce que vous faites là-dedans ?

Le paternel tenta de regarder un peu par-dessus l'épaule de son fils, mais n'insista pas. Il avait les cheveux en bataille et portait son habituelle robe de chambre rayée marron en coton élimé.

— Des potes sont restés dormir, souffla Ethan, t'inquiète, ils vont partir.

— Oui, bon, je ne me qu'inquiète pas...

C'était sa manière de dire qu'il veillait au grain, même s'il n'intervenait jamais dans leur vie. Il ne voulait pas que cette pudeur passe pour du désintérêt.

— Tu voulais me dire un truc ?

— Euh oui..., répondit le père à son aîné. Je vais avoir besoin de toi.

À ce moment, Ethan réalisa que Jacob avait mis ses chaussons à l'envers. On voyait clairement que le bout de chaque pied partait vers l'extérieur.

— Mais quelle heure est-il ? demanda soudain Ethan.

— Euh.. il est assez tôt convint le père. Il est 6h50.

— Putain c'est pas vrai. T'es dingue ? !

— Oui...désolé. Tu peux t'habiller et monter me voir s'il te plait ?

— Ok tout à l'heure. Là, je me recouche tu vois....

— Euh non, tout de suite...

Il était très inhabituel que Jacob insiste ainsi.

— Je t'attends en haut, conclut-il avec la même voix froide. Une voix qui



résonnait comme un ordre. Quelques secondes plus tard, ils entendirent grincer la porte de communication entre le garage et le reste de la maison. Puis le claquement habituel de cette porte blindée qui protégeait les étages du haut de toute effraction. Plusieurs fois déjà, quelqu'un avait escaladé les grilles du jardin et tenté de forcer la porte du garage.

\*

— Salut bonhomme ! lança une voix lorsqu'Ethan débarqua à la cuisine quelques instants plus tard, l'esprit encore embrouillé. Cette voix, ce n'était pas celle de son père. Celui-ci se tenait d'ailleurs adossé à la porte vitrée de la cuisine, avec son mug au drapeau de l'Italie entre les mains. Il avait l'air encore plus épuisé que d'habitude. Il n'était pas rasé, ce qui était un des signes qui permettait à Ethan en général de distinguer le week-end du reste de la semaine.

Le jeune homme quitta son père des yeux pour regarder dans la même direction que lui. Il tomba sur un autre homme. Vêtu d'un imperméable beige et portant un borsalino, cet homme était un vieil homme. Une chevelure grise dépassait de dessous le chapeau. Le visage était ridé et bronzé. L'homme arborait une grosse moustache blanche. Il souriait.

— Alors c'est toi le grand !

Ethan resta interdit. Il avait immédiatement compris à qui il avait affaire.

— Grand-père ?...

L'autre élargit encore son sourire. Il se tourna vers Jacob : "Il m'a reconnu au premier coup d'œil, tu as vu ? "

Milo ressemblait à une sorte de charlot peint en gris. Il souriait d'un sourire qui n'était pas triomphant, mais comme peiné. Ethan n'avait pour ainsi dire aucun souvenir de lui. Il avait simplement reconnu l'homme d'après une vieille photo de famille qui trainait dans un tiroir du bureau de son père.

— Quand t'ai-je vu pour la dernière fois ? s'enquit le jeune-homme.

— Oh mon petit... soupira le vieux. Il y a si longtemps. Je m'en souviens cependant.

Il soupira, puis reprit : "J'étais venu en France... Oui c'est cela, c'était la dernière fois que j'étais venu en France. Dans ce beau pays qui est le vôtre mes enfants... (à cet instant Ethan réalisa que Sonia était à ses côtés à l'entrée de la cuisine. Elle avait dû sentir que quelque chose d'inhabituel se tramait). Ce beau pays calme et apaisé. Toi Sonia, tu devais avoir dans les cinq ans. Toi mon gaillard...Tu étais... Mais est-ce que tu étais là ? Je ne me souviens pas... " Ethan alla au frigo et sortit une bouteille de jus d'orange. Il se servit un verre. Il faisait encore nuit dehors. Il regardait son grand-père et était fasciné par sa beauté désuète. Et par son odeur aussi. Une odeur de camphre, inconnue chez les Vidal jusqu'alors, emplissait la cuisine. Sonia finit par avancer d'un pas, ce qui lui fit retrouver miraculeusement l'usage de la parole :

— Tu habites toujours en Argentine ?

Jacob restait silencieux dans sa robe de chambre contre sa vitre. Il regardait son père, puis ses enfants. Il avait l'air en état de choc. Son visage, d'ordinaire déjà assez pâle, avait viré au transparent. Il coupa Milo, qui s'apprêtait à répondre :

— Mais... qu'est-ce que tu fais là ?...

Le grand père sourit, puis réalisa soudain qu'il avait gardé son chapeau sur la tête. Il l'enleva et le posa délicatement sur la table. Jacob reprit.

— On ne s'appelle jamais...

— Non je sais mon fiston. C'est ma faute. Je n'aime pas le téléphone.

Le père prit une chaise et s'assit. Il semblait non pas énervé, ou ému, mais atterré.

\*

Jacob n'avait jamais parlé que très rarement de ses parents à ses enfants. Il n'était pas d'une nature très expansive, et les événements de sa vie n'avaient fait qu'accentuer ce trait de caractère. Et l'amertume qu'il avait laissée transparaître, les rares fois où il avait parlé de Milo, avait surpris ses enfants. Lorsque la guerre civile espagnole avait éclaté, la tribu Vidal menée par les deux frères, Milo et Benno, s'était réfugiée en Auvergne. Ensuite, sous la pression de l'envahissement de la zone libre par l'armée allemande, le groupe s'était scindé en deux. Benno avait fui jusqu'en Norvège avec femme et enfants quand Milo et Ester avaient, eux, préféré rejoindre l'Argentine avec leur marmaille. Et bien